

Les tribulations d'Olivier Blanchard, symptôme de l'état de déliquescence de la macroéconomie

Résumé Olivier Blanchard défend depuis qu'il a quitté le FMI la position étrange consistant à dire qu'en macroéconomie on peut s'accommoder avec la coexistence de plusieurs types de modèles incompatibles entre eux, les uns « collant aux données » et pouvant à cause de cela être utilisés « pour la politique économique » tout en posant des « problèmes analytiques », les autres ne posant pas ces problèmes (car « fondés microéconomiquement »), mais ne pouvant servir « qu'à la réflexion ». A quoi s'ajoutent les « modèles-jouets », différents des deux autres, destinés à l'enseignement. Comprenez qui pourra ...

Depuis qu'il a quitté son poste d'économiste en chef du FMI, Olivier Blanchard multiplie les interventions dans les médias, tout en participant à une multitude de colloques. Avec parfois des propos très surprenants, comme lors d'une intervention à propos des programmes de la section *Sciences Economiques et Sociales* au lycée où il remarque au détour d'une phrase que « Le chapitre 2 [du manuel Bordas] contient une erreur conceptuelle, qu'on retrouve souvent ailleurs : les crédits ne créent pas les dépôts » ([Rapport sur les manuels SES](#), p 4).

Ce que Blanchard appelle une « erreur conceptuelle » est pourtant maintenant une des (très) rares propositions en économie sur laquelle, après une rude bataille ayant duré plus d'un siècle, tous les économistes – qu'ils soient [« orthodoxes »](#) ou [« hétérodoxes »](#) – s'accordent.

Le domaine sur lequel Blanchard [s'épanche un peu partout](#) ces derniers temps est toutefois celui de la modélisation en macroéconomie – il ne manque pas de rappeler à ce propos la publication de la 7^{ème} édition de son manuel [Macroeconomics](#) (248 dollars).

Ces interventions, qui prennent souvent la forme d'entrevues, permettent de constater comment Blanchard patauge de plus en plus – et, avec lui, la macroéconomie dont il est un éminent porte-parole –, sans qu'il ne semble s'en rendre compte, d'ailleurs. C'est ainsi que dans une « série d'entrevues », l'une fin novembre 2016 (« [DSGE models and the State of Macroeconomics](#) »), l'autre début janvier 2017 (« [The Need for Different Classes of Macroeconomic Models](#) »), il défend l'idée étrange selon laquelle trois types d'approches (incompatibles) peuvent subsister – ou coexister – en macroéconomie, en attendant le jour, dont il admet qu'il est très lointain, où émergerait la « grande théorie » à laquelle tout le monde aspire. La première de ces approches – « structurelle » dans [le langage habituel des économètres](#) – « collerait aux données » et « permettrait des analyses de politique économique » tout en comportant des failles théoriques insurmontables (elle n'est pas

cohérente). La deuxième – celle dite des [modèles DSGE à « agent représentatif »](#) – évite ce défaut, car elle est « fondée microéconomiquement », mais elle « n’a pas besoin (sic) d’être aussi proche des données que la précédente ». La troisième, enfin, consiste à construire des « modèles jouets » (*toy models*) – tels ceux des manuels – qui doivent permettre aux étudiants, et même "à ma maman", de « comprendre la réalité »¹. Blanchard reconnaît toutefois que les modèles-jouets présentés dans les six éditions précédentes de son manuel étaient basés sur certaines « prémisses fausses », au point d’être « trompeuses », sans que cela semble le gêner particulièrement – alors que ces modèles ont « formé » de nombreuses générations de futurs économistes ... Tout cela fait l’affaire des éditeurs de la 7^{ème} édition de *Macroeconomics*, qui n’auront ainsi pas à subir la concurrence des six éditions précédentes, devenues invendables en tant que livres d’occasion puisque comportant des erreurs (graves) – de l’avis même de leur auteur.

Trois types de modèles incompatibles pour représenter la même « réalité »

Dans « *DSGE models and the State of Macroeconomics* » (novembre 2016), après quelques phrases rituelles du genre

« nous comprenons les choses beaucoup mieux que, disons, en 2007 »,

Blanchard fait appel à l’argument à la mode (avancé notamment par [Dani Rodrik](#), [Simon Wren Lewis](#) et [Paul Krugman](#)) selon lequel

« on ne peut avoir un modèle pour tout ».

Il distingue alors *trois types de modèles* ... qui portent en fait *sur la même chose*, tout en étant incompatibles :

1. “*Des modèles qui doivent coller aux données et les expliquent bien* ». Tel est le premier type de modèle macroéconomique – pour la banque fédérale des Etats Unis ou le FMI, par exemple. Ce type de modèle doit être

« proche de la réalité, avec des structures analytiques les plus claires possibles, de sorte qu’il puisse être utilisé dans l’étude concrète de diverses situations envisageables (*counterfactuals*)”.

Le fait d’être “près de la réalité” permet leur utilisation par des organismes comme, « disons, la Banque Fédérale (*Fed*) ou le FMI », même si la “structure analytique” de ces modèles « n’est pas claire ».

¹ Dans l’[article début 2017](#) il ne parle pas des « modèles jouets ». En revanche, il y insiste sur la « nécessité » de disposer de deux types de modèles, pour la « pratique » et pour la « réflexion ». Ce qui rappelle la [curieuse distinction faite par Gregory Mankiw](#) entre l’« ingénieur » et le « scientifique » en macroéconomie.

Si on veut être « clair », ou cohérent, alors il faut se tourner vers le deuxième type de modèles, ceux qui relèvent de « l'équilibre général dynamique et stochastique » (*DSGE*).

2. *Les modèles DSGE* qui ont, eux,

« une base théorique [les autres n'en avaient donc pas ...BG], ce qui signifie qu'ils ont un fondement microéconomique”.

Ils n'ont cependant pas besoin

« d'être aussi proches des données que les modèles du premier type, puisqu'ils ne sont pas destinés à un usage direct dans le cadre de la politique économique ».

Voilà qui est bizarre, puisque ces deux types de modèles traitent exactement *des mêmes questions* et utilisent *les mêmes données* que les précédents.

Les modèles *DSGE* serviraient, en fait, de « base de discussion » pour les « chercheurs » – ils fourniraient une sorte de langage commun leur permettant de communiquer entre eux.

Les modèles *DSGE* ont « trois caractéristiques majeures ». D'abord, les choix des agents y sont

“formellement déduits de comportements microéconomiques”.

Ensuite, la “concurrence” y règne, tout en comportant des “distorsions” :

“l'hypothèse économique sous-jacente est que l'économie est concurrentielle, mais elle est soumise à un certain nombre de distorsions essentielles”.

Enfin,

“ le modèle est estimé en tant que système”.

A titre d'illustration, Blanchard renvoie à un [article récent à vocation « pédagogique »](#) avec un modèle *DSGE* qui représente

“le choix optimal d'*un très grand ménage représentatif — l'ensemble de la population des Etats-Unis — qui maximise son utilité attendue pour toute sa durée de vie* ” (je souligne).

On se frotte les yeux en lisant cela ... Blanchard précise que ce modèle est « dynamique » puisque

« les prévisions concernant le futur sont un déterminant crucial du produit d'aujourd'hui ».

Ainsi,

« dans les modèles *DSGE*, les anticipations sont le principal canal à travers lequel la politique économique affecte l'économie ».

Quand on connaît la cacophonie des anticipations des économistes – censés être les mieux informés et disposer des instruments les plus appropriés – on ne peut qu’être inquiet sur l’efficacité d’un tel « canal » ...

Blanchard fait référence dans son article au discours prononcé peu avant par Janet Yellen, présidente de la *Federal Reserve*, sur « [La macroéconomie après la crise](#) » où elle met en cause les modèles *DSGE* en raison de l’hypothèse sur l’agent représentatif qui exclut d’office l’hétérogénéité des agents. Il serait bon que ces sommités académiques et institutionnelles accordent leurs violons. Comme il serait bon qu’elles s’entendent sur les « modèles-jouet » à enseigner aux étudiants.

3. Les “ modèles-jouet ” (toy models), “pour expliquer la macroéconomie à ma maman” forment le troisième type de modèle envisagés par Blanchard. La façon dont il les justifie est, une nouvelle fois, étrange :

“ Si je dois enseigner à des étudiants en licence, je ne veux quand même pas leur asséner 200 modèles ! Les étudiants ne sont pas prêts à utiliser Matlab ou aucun autre programme compliqué (sic) ; on ne peut donc leur enseigner les modèles *DSGE*. Mais nous devons enseigner des modèles-jouets ».

Pourquoi faudrait-il enseigner des modèles « simples », dont les prémisses sont contradictoires avec celles des modèles « compliqués », sous prétexte que leur résolution demande un traitement mathématique et informatique relativement lourd, alors que ce qui intéresse l’économiste, ce sont les prémisses des modèles – ont-elles un rapport avec le problème qu’il étudie ? – et les conclusions ou résultats auxquels elles mènent, après l’éventuelle intervention du mathématicien et de l’informaticien ? Il est vrai qu’exposer clairement – sans tout le fatras mathématique sur le choix intertemporel de l’agent représentatif (Robinson Crusoe) – à des débutants les prémisses des modèles *DSGE* ne peut que susciter leur incrédulité. Mieux vaut leur proposer des modèles-jouet « simples », en procédant à des injections successives de « petites invraisemblances » quitte à faire le tri pour ne retenir, en master par exemple, que les étudiants disposés à admettre n’importe quelle histoire (modèle), pourvu qu’elle soit « mathématisable ».

Les modèles-jouet pour « débutants-non-disposés-à-ingurgiter-200-modèles » partent de prémisses totalement différentes de celles des modèles *DSGE*. Ils sont complètement éclectiques, cas des modèles *IS-LM*, et carrément incohérents, comme leur [prolongement AS-AD](#) (ou *OG-DG*). La crise de 2007 a toutefois nécessité de procéder précipitamment à

quelques révisions, tellement il était devenu flagrant que ces modèles étaient [en flagrante contradiction avec la réalité](#).

***IS-LM* et *AD-AS*, des modèles-jouets « faux » et « trompeurs »**

Blanchard commence avec le modèle-jouet le plus utilisé, le modèle *IS-LM*, dont il dit qu'« il est clair » qu'il « n'est pas correct » (*it's clearly not right*), car il utilise « le même taux d'intérêt dans les courbes *IS* et *LM* » - alors qu'il devrait distinguer le taux proposé par les banques aux entreprises (cas de la courbe *IS*) du taux directeur de la Banque Centrale (cas de la courbe *LM*). On se demande pourquoi une telle distinction n'a pas été faite avant, tellement il est « clair » que ces taux diffèrent... Blanchard explique que cela permet d'"intégrer la finance" dans le modèle. Peut-être, mais la finance n'est pas apparue, ou devenue importante, en 2007. Bizarre...

Il a fallu attendre cette date pour que Blanchard admette enfin, du moins dans ses modèles-jouet, que les banques centrales ne contrôlent pas à leur guise la masse monétaire :

« La vieille courbe *LM* était obtenue en faisant l'hypothèse que la base centrale choisit l'offre de monnaie *M*, le taux d'intérêt étant ensuite déterminé par le marché. Il est clair que cela n'est pas vrai. De nos jours, les banques centrales choisissent le taux d'intérêt ».

En disant « de nos jours », Blanchard laisse entendre qu'il est nouveau que les banques centrales « choisissent le taux d'intérêt », alors qu'elles le font depuis au moins un siècle (si ce n'est depuis toujours). Même à l'époque (brève) ultra « monétariste » des années 70-80, il suffisait d'ouvrir le journal pour y lire que Volker, Greenspan et autres, augmentaient ou baissaient le taux directeur de la Fed. Blanchard n'a-t-il jamais lu de journal avant 2016, date de la nouvelle édition « rectifiée » de son manuel ?

Voilà donc deux choses « clairement fausses », selon ses propres termes, qu'il a pourtant racontées dans les 6 premières éditions de son livre. Sans le moindre remord, semble-t-il – alors que des générations d'économistes ont été « formés » par ces ouvrages.

Blanchard revient aussi à l'autre modèle-jouet que les étudiants ont été – et sont encore – obligés d'ingurgiter : le modèle « offre globale-demande globale » (*AD-AS*), dont il dit qu'il est

« tout autant trompeur (*misleading*) dans la mesure où il véhicule le message très fort que même si rien n'est fait, l'économie reviendra par elle-même à l'équilibre ».

Car,

« comme je l'ai écrit dans la cinquième édition, s'il y a un choc adverse dans le modèle *AD-AS*, le niveau des prix va diminuer, entraînant une hausse de l'offre de monnaie réelle et donc une diminution du taux d'intérêt qui poussera l'économie à revenir à son niveau de production potentiel. Ce mécanisme est plus ou moins non pertinent maintenant. Les économies ne retrouvent pas la santé d'elles-mêmes, les banques centrales ne maintiennent pas constante l'offre de monnaie ».

C'est fou ce qu'on sait « maintenant » et qu'on ne savait pas il y a 4-5 ans, au moment de l'édition du manuel de macroéconomie de Blanchard ayant précédé celle qui vient de sortir ! Mieux vaut en arracher les pages puisque, selon Blanchard, en plus d'être « trompeur », le modèle *AD-AS* est « plutôt compliqué » et vraiment « pas terrible en tant que modèle-jouet ». Mais il ne faut pas désespérer. Dans la nouvelle édition, il « laisse tomber la courbe *AS* » et le remplace par « une courbe de Phillips pour décrire le côté de l'offre ». Ce qui donnerait une « description bien plus réaliste de ce qui arrive ». Faut-il le croire maintenant ?

La science avance, malgré tout ...

Optimiste indéfectible, Blanchard pense que la crise est une bonne chose puisque en raison de sa « complexité », les économistes

« ont maintenant beaucoup plus la volonté d'explorer de nouveaux mécanismes, de nouvelles distorsions, de nouveaux faits. Beaucoup plus qu'avant 2007 ».

Durement secoués, ils ont vivement réagi et fait faire un bon en avant à la science en seulement quelques années :

« Je pense qu'il y a eu de grands progrès. Si, par exemple, vous jetez un coup d'oeil aux [NBER working papers](#), il y a cinq à six articles de macroéconomie qui y sont publiés chaque semaine. Ils sont extrêmement intéressants ».

Plusieurs articles « extrêmement intéressants » par semaine, rien que ça, pour un seul organisme de recherche ! Un vrai miracle. Et encore, on peut faire encore mieux :

« Le vaste ensemble des travaux économétriques devrait être beaucoup plus utilisé. Pour préciser la fonction de consommation, nous devrions le faire en utilisant toutes sortes d'informations, l'estimation d'une seule équation, des expériences naturelles, des études de cas ou toute autre chose. Et d'utiliser toutes cela pour caractériser une fonction de consommation qui peut être introduite dans le modèle *DSGE* ».

Une fois de plus, on se demande pourquoi cela n'a pas été fait avant : il ne manquait pourtant pas de gens prêts à faire chauffer les ordinateurs ! Il est vrai qu'« introduire » la fonction de

consommation dans le modèle *DSGE* pose des problèmes de cohérence théorique. D'où les réticences de ceux qui construisent ce type de modèle, auxquels Blanchard reproche de rester enfermés dans leur « silo intellectuel », en refusant d'

« entrer en interaction avec le reste du travail empirique en cours en macroéconomie ».

Il s'ensuit que

« les modèles *DSGE* vivent dans leur propre univers. Ils ne prennent pas assez en compte le très bon travail qui a eu lieu ces dernières années en macroéconomie ».

Le problème ne provient donc pas de ce que

“nous n'avons pas suffisamment de bonne recherche »,

mais du fait qu'

« il n'y a pas assez de coordination et d'intégration dans les résultats ».

Blanchard ne se demande pas un seul instant d'où peut venir cette absence de désir, ou de volonté, de se coordonner – ou d'intégrer les « résultats » des autres – de la part de « chercheurs » qui se réclament de la même démarche et qui disent n'avoir que pour seul souci de faire progresser la science, en dehors de toute idéologie.

Bizarre, une fois de plus...